Water works : images et passages de l'eau dans la poésie de Lotte Kramer

Nathalie Vincent-Arnaud, Université Toulouse-Jean Jaurès
(nathalie.vincent-arnaud@univ-tlse2.fr)

Résumé

Ayant vu le jour à Mayence sur les bords du Rhin, Lotte Kramer est arrivée en Angleterre avec le *kindertransport*. Le Rhin est un motif central de sa poésie et de ses évocations de l'enfance. Si les références au Rhin, à la mer traversée avant son arrivée en Angleterre, aux rivières côtoyées à l'âge adulte, sont extrêmement nombreuses dans ses poèmes, l'eau se fait avant tout élément métaphorique de premier plan, organisant largement l'imaginaire dont se nourrit l'écriture. Convoquée dans la préface du volume *More New and Collected Poems* (2015) pour décrire le mode de surgissement de la pulsion poétique, l'eau refait surface dans les poèmes à travers des métaphores souvent filées accompagnée de traits visuels et sonores. Le présent article examine les caractéristiques et les enjeux de ce continuum métaphorique dans cette œuvre poétique.

Born in Mainz by the Rhine, Lotte Kramer came to England with the *kindertransport*. The Rhine is a central motif in her poetry and in the depictions of her childhood. While the poems are teeming with multiple references to the Rhine, to the sea that she had to cross on her way to England, to the rivers that she became familiar with as an adult, water becomes an overriding metaphorical element which largely maps the imaginary world on which her poetry feeds. Used in the preface of the volume *More New and Collected Poems* (2015) to describe the surge of poetic impulse, water surfaces again in the poems through metaphors which are often extended and accompanied with visual and sound features. The present article examines the characteristics and issues raised by this metaphorical continuum in this poetry.

1. Introduction

La rencontre avec la poésie de Lotte Kramer peut aisément s'effectuer sous les auspices de l'eau, comme j'en fis l'expérience en découvrant dans le *Guardian* du 23 juin 2014 les premiers vers du poème « Silence » (choisi comme « poem of the week ») de cette autrice britannique qui m'était jusqu'alors demeurée inconnue :

> Today the river slinks like oil,
> Hardly a current in its mud
> As autumn leaves crawl on its face.
> [...] (Kramer 2015 : 401).

Une découverte plus approfondie des poèmes de Lotte Kramer permet de constater la récurrence de ce syntagme nominal « the river » et de ses formes dérivées. De même que cette poésie déborde de références à l'eau, les images

aquatiques en irriguent la matière, y déferlant sans être endiguées par une versification rigide, Lotte Kramer pratiquant des formes poétiques variées, fréquemment libérées, qui oscillent entre l'instantané et le ductile. Un tel constat s'impose au terme d'un travail de traduction de soixante de ses poèmes, traduction qui s'est tout naturellement accomplie sous l'égide d'une analyse stylistique détaillée permettant de mettre au jour certaines saillances, certains « faits de texture » des poèmes (Adam 1994 : 19). Cette formule de Jean-Michel Adam se charge ici d'une éloquence particulière dans la mesure où la matière et la sensorialité, entre terre, eau et éléments naturels, occupent une place privilégiée dans la poésie de Lotte Kramer. Elles fournissent en effet le support de nombre des images qu'elle renferme mais aussi de son architecture sensible sur la page, fréquemment ekphrastique, et du rapport quasi tactile que le lecteur peut ainsi, à certains moments, instaurer avec le texte.

Je me propose donc d'examiner, dans cette poésie, la nature et la provenance de cette imagerie aquatique ainsi que les principales fonctions qu'elle y occupe en tant que matrice et vectrice d'un certain rapport au monde dans lequel la voix poétique « prend [...] conscience de son intimité » à travers la « perspective d'approfondissement pour le monde » (Bachelard 1942 : 67–68) qui est ainsi déployée.

2. Jaillissements poétiques

D'origine juive-allemande, née en 1923 à Mayence au bord du Rhin (précision géographique qui aura toute son importance par la suite), ayant passé l'essentiel de sa vie d'adulte à Peterborough, Lotte Kramer est arrivée en Angleterre à l'âge de 15 ans avec le *kindertransport*, système d'acheminement des enfants juifs destiné à leur éviter un sort funeste dans leur pays d'origine. Cet épisode, resté largement méconnu en France, a été récemment évoqué par le film *Une vie* de James Hawes (2023), mettant en scène le Britannique Sir Nicholas Winton qui, découvrant le ghetto juif de Prague en 1939, organisa le sauvetage d'enfants autrement voués aux pogroms ou à la Shoah. Bien avant cela, dans les années 1990 et au début des années 2000, la dramaturge britannique Diane Samuels (dans une pièce simplement intitulée *Kindertransport*) mais aussi l'écrivain germano-britannique Winfried Georg Sebald (dans son roman *Austerlitz*) ont exploré les divers aspects, et notamment les conséquences psychologiques et sociologiques, de cet épisode d'arrachement familial irrémédiable et de fracture

identitaire. Les lourds retentissements de celui-ci ont ainsi façonné des vies d'adultes entières, vouées à une navigation erratique entre refoulé et révélation, souffrance tue et réapparitions. Il s'agit là d'un processus amplement décrit et documenté, dont l'écriture poétique va épouser le mouvement en offrant une illustration de cette « scriptothérapie » mise au jour par Suzette Henke dans son ouvrage *Shattered Subjects* (1999 : xii ; ma traduction).[1] L'autrice y évoque les méandres, les douleurs, mais aussi les vertus de ce processus tout aussi paradoxal et éprouvant que nécessaire qu'est la verbalisation d'un indicible, depuis la perte de la terre et de la langue d'origine jusqu'à l'abandon des repères familiaux et des êtres chers disparus pour la plupart dans les camps de la mort, comme la toute jeune Lotte Kramer devait en faire l'expérience.

Ayant adopté l'anglais comme unique langue d'écriture (même si certains mots allemands s'invitent parfois dans les titres des poèmes ou dans certains fragments de discours rapporté que ceux-ci comportent), Lotte Kramer a d'abord pratiqué la peinture, délaissée depuis, avant de venir à l'écriture poétique, de manière très soudaine, à la fin des années soixante. Elle est ainsi l'autrice de plusieurs recueils de poèmes parus entre 1980 et 2009 et désormais réunis, avec d'autres poèmes inédits, en un seul gros volume, *More New and Collected Poems* (2015), version augmentée d'un premier volume, *New and Collected Poems* (2011). Cette poésie, dans laquelle Lotte Kramer reconstruit, par les assauts mêlés de la mémoire et de l'imagination, des figures, des voix et des scènes d'un passé jusque-là inexploré en les incorporant aux observations de moments ordinaires ou singuliers, possède un caractère confessionnel marqué par l'émergence de l'intime, émergence tour à tour douloureuse et salvatrice (Vincent-Arnaud 2018, 2020, 2025). Cette venue à l'écriture s'est effectuée sur le mode d'un surgissement que plusieurs métaphores se chargent de relayer dans sa poésie et dont un premier exemple particulièrement éloquent est fourni par la préface de l'autrice :

> Memories of childhood in Nazi Germany, which I had buried for many years, came back and insisted on being written about. […] I began to write seriously and memories came flooding in (Kramer 2015 : s.p.).

C'est évidemment le dernier terme, « came flooding in », qui est ici susceptible de retenir notre attention. En effet, le surgissement de ce qui va se muer en

[1] Voir à ce propos Vincent-Arnaud (2025).

ferment de l'écriture poétique prend la forme d'une métaphore dont le domaine d'appartenance, l'eau, orchestre une partie non négligeable du cheminement cognitif à l'œuvre dans l'appréhension du monde et des pérégrinations du moi dans ce monde. Certes, de prime abord, le caractère usuel de cette métaphore ne contribue pas à installer le lecteur dans un horizon d'attente spécifique qui serait dessiné par des singularités, des saillances dépositaires d'emblée d'une empreinte stylistique marquée. Force est néanmoins de constater que, pour le lecteur assidu des poèmes de Lotte Kramer, ce détail de la narration par l'autrice d'un jaillissement poétique inattendu ne fait que renforcer l'impression de cohérence et de solidité de l'armature métaphorique qui sous-tend nombre de poèmes tout en faisant signe vers un élément du paysage de l'enfance que l'on peut envisager comme l'une des sources de ce système. Ce processus cognitif et sensible n'est pas sans évoquer ce que déclare Albert Camus dans la préface autographe de son recueil d'essais *L'Envers et l'endroit* : « Une oeuvre d'homme n'est rien d'autre que ce long cheminement pour retrouver par les détours de l'art les deux ou trois images simples et grandes sur lesquelles le coeur, une première fois, s'est ouvert » (Camus 1958 : 31). J'espère montrer que ce propos et le cheminement qu'il évoque acquièrent, chez Lotte Kramer, une résonance tout à fait singulière et pleinement incarnée dans la matière même d'une existence, d'un mode d'inspiration, d'une écriture qui s'accomplit sous les auspices de ces « deux ou trois images simples et grandes », édificatrices de toute une vision poétique. C'est à ces sources de l'imaginaire que je souhaite à présent remonter, en montrant notamment comment elles parviennent à irriguer durablement les poèmes eux-mêmes, par-delà cette première métaphore présente dès le seuil de l'œuvre.

3. Naissance d'un « psychisme hydrant »

Les origines rhénanes de Lotte Kramer amènent celles-ci à faire de ce fleuve un motif central de sa poésie et la toile de fond de plusieurs poèmes où sont évoquées les figures d'une enfance allemande vécue entre illuminations premières et désarrois issus de la montée de la menace et de l'hostilité nazies à l'encontre des siens. Le Rhin s'impose dans les premiers temps de l'enfance comme présence tutélaire, dominante, rassurante, nourricière, accueillant la diversité, comme l'a observé Anthony Grenville dans son compte rendu du volume *New and Collected Poems* :

> For Lotte Kramer, […] the Rhine, at once the symbol of history in flow and the symbol of the permanence of nature, of the natural order and, by extension, of the humane values innate in human beings, marks a lasting reference point (Grenville 2012 : 1).

Le poème intitulé « Sea Song » donne la mesure de cet émerveillement vis-à-vis de la corne d'abondance que constitue un fleuve pourvoyeur de vie, d'élan et d'humanité ; les six tercets qui le composent sont porteurs d'un refrain qui confère à l'ensemble des allures de ballade semblant exalter le caractère légendaire du fleuve :

> [...]
> The river Rhine was our water way
> With its barges and busy traffic,
> Too far away from that sea song.
> [...]
> So many exiles settled by its shore
> Bringing and taking cultures and creeds,
> Too far away from that sea song.
> [...] (Kramer 2015 : 369).

L'ensemble de la composition fait apparaître une opposition systématique entre le paysage fluvial de l'enfance et la mer abruptement découverte lors de la première traversée vers l'Angleterre. Cette opposition se fait par la suite ferment d'une métaphore filée duelle tout à fait spectaculaire concernant, comme on le verra, la relation à l'allemand et à l'anglais, à la langue native et à la langue adoptée. En attendant, on ne peut qu'être frappé par le parallélisme antithétique qui s'établit entre le chant de la mer dans le poème « Sea Song » déjà mentionné et le chant du Rhin qui se fait entendre dans nombre de poèmes. Le fleuve est qualifié dans l'un d'eux, intitulé tout simplement « Rhine », de « majestueux » (« majestic song »), au sens de ce qui domine, qui guide, qui régule l'existence en démiurge comme le suggère le tout premier vers :

> Always the father of my being
> Unchanging in your majestic song.
> My earliest memory, a child's wonder,
> There beside you on the sandy shore
> [...] (Kramer 2015 : 336).

Célébré à maintes reprises dans les poèmes comme il l'est ici sur le mode euphorique d'une incantation qui multiplie les vocatifs et les hyperboles en une série de tournures elliptiques donnant à voir une fascination première (« My

earliest memory, a child's wonder »), le fleuve de l'enfance n'en possède pas moins sa part d'ombre, reflet des tragédies qui se sont jouées sur ses rives. Ces dernières furent en effet, pour l'enfant et la toute jeune adolescente, le théâtre d'événements cruciaux tels que le suicide de plusieurs êtres chers ou la mort subite du grand-père suite à la montée du nazisme et à la promulgation des lois antisémites. Ainsi, dans « Threnody for a piano teacher », les eaux du Rhin se transforment en cercueil de l'instrumentiste frappée d'opprobre, tandis que le poème « 1st April 1933 » fait des bords du fleuve la chambre d'échos du désespoir du grand-père soudain dépossédé de son statut et de ses biens :

> Her touch was masculine,
> And her fierce hands
> A harness for her passions.
> [...]
> Years later, though, I heard
> And understood why she had chosen
> The Rhine's bed for her last chord (Kramer 2015 : 48).

> My parents cried that day
> An unknown sight.
> The French bank of the Rhine
> Was shrill with news:
> 'Across the bridge a man
> Has died of shock.
> His work, his shop debarred
> From his own kind.'
> [...] (Kramer 2015 : 405).

On peut assurément, à propos de la pianiste qui échappe au joug des lois nazies par la noyade, établir un parallèle avec le compositeur Robert Schumann attiré par les eaux du Rhin, hanté par des voix dévastatrices qu'il essaya de réduire au silence. S'il est vrai que l'eau possède, selon Bachelard, cette fonction d'« absorber les ombres, d'offrir une tombe quotidienne à tout ce qui, chaque jour, meurt en nous » (Bachelard 1942 : 72), alors le geste de la noyade dans le fleuve matriciel, le retour libérateur au principe directeur qu'il représente, n'est rien moins qu'anodin, entre allégeance à l'élément clé de la terre natale et volonté de dilution et d'enfouissement de la souillure et de la douleur.

Comme on le voit à travers ces quelques poèmes cités en exemples de cette imagerie fondatrice, tragique et enchantements voisinent dans ce paysage rhénan dispensateur, dans la psyché de l'enfant puis de l'adulte exilée, d'une

forme de « géographie magique » au sens où Jean-Pierre Richard entend ce terme dans *Poésie et profondeur* (Richard 1955 : 13), c'est-à-dire d'une « double profondeur d'espace et de mémoire » dans laquelle l'esprit installe ses repères. David Perman, éditeur de Lotte Kramer, observe ainsi : « Poems of place were always there, particularly the rivers she had lived beside » (Perman 2023 : 14). C'est de cette intimité spatiale et mémorielle de Lotte Kramer avec le Rhin que naît la prégnance des métaphores aquatiques dans sa poésie. Le fleuve de l'enfance y devient matériau de construction à part entière, force qui informe l'imaginaire en opérant une sélection des éléments les plus susceptibles de porter et de représenter l'indicible. Il instaure dans la pensée, dans l'affectivité, dans le geste scriptural même, une dynamique structurante faisant advenir ce que Bachelard appelle un « *psychisme hydrant* » (Bachelard 1942 : 16), modelé par une eau figurant un « destin essentiel qui métamorphose sans cesse la substance de l'être » (Bachelard 1942 : 17).

4. Extension de l'imaginaire de l'eau

Toujours à propos de cette dynamique structurante du pays natal, de la géographie originelle qu'il assimile à une « méthode de rêver la terre » (Bachelard 1942 : 145) et d'organiser ainsi sa relation au monde, Bachelard affirme :

> [...] le pays natal est moins une étendue qu'une matière ; c'est un granit ou une terre, un vent ou une sécheresse, une eau ou une lumière. C'est en lui que nous matérialisons nos rêveries ; c'est par lui que notre rêve prend sa juste substance (Bachelard 1942 : 19).

Comme on l'a vu, les références au Rhin sont extrêmement nombreuses au fil des poèmes dont elles fournissent bien souvent la toile de fond référentielle. Corrélativement, l'attention portée aux rivières côtoyées durant les divers épisodes de la vie de l'autrice (en Angleterre notamment), mais aussi aux ponts, aux rives, aux mares parfois, aux plantes qui les peuplent, à tout un écosystème varié, se situe dans le prolongement de cette fascination originelle et de l'investissement massif de l'élément aquatique qui en découle. De cet élément aquatique l'on pourrait tout naturellement dire, épousant le « *psychisme hydrant* » de l'autrice et les images qui en jaillissent, qu'il suit son cours au fil des différents poèmes, s'éclipsant parfois pour faire résurgence comme le montre la réapparition régulière de titres qui s'y rattachent : de « A Pond » à

« Rhine » en passant par « My Three Rivers », « To Cross a Bridge », « River Incantation » ou « After the Flood », le sommaire du volume *More New and Collected Poems* dévoile par à-coups les étapes et les aléas de cette navigation en solitaire ininterrompue.

Comme je l'ai déjà suggéré, cet élément aquatique se fait également ferment métaphorique de premier plan, à commencer par les transports de sens qu'il déploie dans certains des poèmes consacrés à l'évocation des souvenirs du Rhin et des autres rivières qui ont façonné cette « géographie magique » à laquelle l'esprit s'arrime pour façonner et délivrer des images de son intériorité. À tout seigneur, tout honneur (puisqu'on a eu un aperçu éloquent des qualificatifs, « majestic » et autres, qui lui sont attribués) : c'est le Rhin qui trône en majesté dans l'un de ces poèmes où la mention du fleuve gelé en hiver – image restituée par le souvenir – cède le pas à toute une évocation métapoétique empruntant les éléments de la réalité sensible. Ce poème, « Ice-break », est le tout premier du volume dans l'ordre d'apparition, le tout premier du premier recueil de Lotte Kramer, paru en 1980, auquel il donne d'ailleurs son nom en tant que premier jalon de l'exploration qui fonde le geste poétique :

> Snow and ice have lain
> Rich and fat on the grass
> For days,
> On river and lake the silver
> Is sitting as stubborn
> As oil,
> Each blade and twig has a
> Metal skin of its own.
> [...] (Kramer 2015 : 27).

Prenant le relais du tableau hivernal où le fleuve gelé se fond au paysage en perdant son mouvement et son identité, l'écriture se fait délivrance, ouvrant l'espace d'une parole et d'une mémoire jusque-là prisonnières et désormais libres de circuler et de libérer le flot des souvenirs et des impressions comme le suggère la clausule du poème : « But the poem insists on its flow / With the ice-break of words ». L'image de la glaciation vaincue par la parole rencontre un écho spectaculaire, dans le poème « The Cry », à travers le cri, le déferlement subit d'une parole poétique venant mettre fin au figement originel de la douleur par l'activité picturale qui a précédé l'écriture et la reviviscence des souvenirs enfouis : « Ice-break is to be understood as her birth as poet », écrit fort

justement Meike Reintjes (Reintjes 2014 : 99).[2] Au gel du silence succède une écriture qui ranime, fluidifie, remet en circulation le cours perdu ou du moins suspendu d'une existence reléguée à l'oubli : « I froze the ache of silence / Into paint / Only to hear the cry / That knows no end in us » (Kramer 2015 : 43). Ainsi, dans « Ice-break », la vision du fleuve gelé se fait point d'articulation du sensible et de la pulsion de vie qui y est associée, le cours du fleuve, la voix poétique et le corps du poème se trouvant entraînés dans un même mouvement de libération. Ce processus, dont la progression du poème semble marquer une à une les étapes, rejoint en tous points le *mapping* proposé par George Lakoff et Mark Turner lorsqu'ils affirment, d'une part, « Death is winter » et, d'autre part, « Life is fluid in the body; death is loss of fluid » (Lakoff et Turner 1989 : 67). Si le flux s'affirme ici comme réunion du déplacement spatial et mémoriel et de la parole conquise sur le silence, ce même assemblage refait surface dans le poème « My Three Rivers ». En trois strophes ordonnées chacune par un toponyme semblant se faire vocatif sur un mode incantatoire – fréquemment pratiqué par ailleurs par Lotte Kramer –, des définitions sont proposées de chacune des trois rivières qui occupent une place prépondérante dans l'univers référentiel de l'autrice (le Rhin, la Tamise, la Nene qui arrose la ville de Peterborough) :

> Rhine:
> Grandfather stories
> That river told me,
> Ancient and fierce
> From his broad chest
> Hurried by strong tides
> Crushing me against
> His verdigris bank.
> [...] (Kramer 2015 : 247).

Chacune des trois strophes constitue un petit tableau allégorique, celle qui est dévolue au Rhin faisant d'ailleurs intervenir le même élément anthropomorphe que dans le poème précédent, « broad chest ». Le fleuve acquiert une agentivité spécifique (« That river told me », « Crushing me »), la puissance de son flot se transformant en pouvoir tout d'abord nourricier et rassurant (« Grandfather stories ») puis menaçant (« His verdigris bank », l'adjectif pouvant se lire ici

[2] Voir aussi, à ce propos et sur les diverses images de l'avènement de la parole poétique, Vincent-Arnaud (2018).

comme une référence métonymique à peine voilée au déferlement du nazisme)[3]. Cette ambivalence déjà constatée fait la synthèse des différents épisodes de l'enfance et de l'adolescence restitués par une mémoire ordonnée, comme nous l'avons vu, par ce « *psychisme hydrant* », celui même qui permet à la voix poétique de déclarer au détour d'un poème, intitulé « Know me », « I am water really » (Kramer 2015 : 42). L'affirmation de cet isomorphisme témoigne de l'incorporation pleine et entière de ce principe psychique édificateur et des relais sensibles dans lesquels il trouve à s'incarner au fil des variations géographiques engendrées par l'exil. Au Rhin, fleuve tutélaire habité d'une force nourricière d'abord enrayée par le cours de l'Histoire – mais dont le souvenir fournit un socle identitaire puissant –, succèdent les deux rivières britanniques Thames et Nene, versions adoucies et maternelles du Rhin dont les définitions respectives oscillent entre étrangeté initiale et conquête progressive d'une intimité enveloppante :

> [...]
> Thames:
> Mystery in that greyness,
> An uncertain pulse
> Beating by my side.
> Softness flushing out
> Earlier fears
> As willow light shadows
> My immature progress.
>
> Nene:
> Alien at first
> But soon a slow companion
> Oozing muddy arms
> [...] (Kramer 2015 : 247).

Cette éclosion d'images sensorielles puissantes d'une symbiose naissante, cet anthropomorphisme qui s'obstine depuis l'évocation du fleuve natal jusqu'à celle des rivières d'adoption, manifestent l'extension d'un territoire aquatique qui n'est autre que le miroir d'un substrat intime peu à peu mis au jour et déchiffré. Y transparaît en filigrane la poursuite d'un lien maternel perdu,

[3] Le vert-de-gris (dont *verdigris* est l'équivalent anglais) désigne tout à la fois, traditionnellement, « l'uniforme des soldats allemands pendant la Seconde Guerre mondiale » et, par métonymie, un « soldat allemand pendant la Seconde Guerre mondiale » (https://www.cnrtl.fr/definition/vert-de-gris, 21.03.2025).

rassurant et complice (« Softness flushing out / Earlier fears », « a slow companion / Oozing muddy arms »).

5. Trajets identitaires : entre flux, embâcles et méandres

C'est ainsi qu'au fil de plusieurs poèmes la réalité physique aquatique qui constitue le point de départ de l'évocation se trouve transmuée en tableau du mouvement d'une intériorité et du passage cognitif qu'il fait advenir. Le poème « At the Source » est particulièrement représentatif de cet itinéraire, même si l'on ne peut avoir aucune certitude quant à la réalité physique attestée de la source en question. En effet, à l'inverse du Rhin ou d'autres cours d'eau présents dans les poèmes, celle-ci n'est pas nommée même si le déictique *this* initial peut au moins donner l'illusion d'une réalité spatiale palpable qui serait le support sensible de l'ensemble :

> This is not kind, transparent water
> Calming the spirit, shifting pain,
> But water-power at its earliest
> On stones that burn and trees of iron.
>
> The pool deceives. Its mud-green pulse
> Beats deep in darkness. Rhythms
> Known to origins and birth.
> The womb of water: here it begins.
> [...] (Kramer 2015 : 42).

Qu'il résulte de la contemplation d'un lieu concret ou d'une construction tout intérieure, le mystère de la source et de l'étang qu'elle forme sert de véhicule au mystère des origines, à une vie matricielle et maternelle secrète (de « mud-green pulse » à « birth » et « womb ») dont le cours se constitue, se fluidifie et s'amplifie au grand jour sous l'impulsion de l'élan vital qui parcourt le second hémistiche du vers final (« freeing us too »). Ce processus ne fait ainsi que réactiver les repères d'une géographie originelle où la contemplation de l'élément aquatique régit l'appréhension du monde, déterminant cette « adhésion à l'invisible » (Bachelard 1942 : 29) et aux puissances inexplorées d'engendrement et de renaissance qu'il recèle. L'imagerie maternelle marque de son sceau ce tableau d'une communion avec la nature dont le cœur battant et la voix s'obstinent par ailleurs dans nombre de poèmes. De la prosopopée de « The Sound of Roots » (Kramer 2015 : 189) à l'animisme de « For Colette » (Kramer 2015 : 209), l'eau et la terre se mêlent en un continuum d'ancrages et de

liens vitaux retrouvés, tels les marais que la jeune Kya, dans *Where the Crawdads Sing* de Delia Owens, substitue mentalement et charnellement, en un moment d'épiphanie, à sa mère disparue.[4]

Ainsi, de même que l'eau comme lieu de passage, défi lancé à la stase et au figement, est au cœur de l'évocation du processus mémoriel et scriptural (comme nous l'avons vu dans « Ice-Break »), de même ordonne-t-elle une vision particulièrement développée et nourrie d'un trajet identitaire. Le poème « Identity » qui, de manière très significative, ouvre le recueil *Turning the Key* (Vincent-Arnaud 2018) comme le poème « Ice-Break » était l'amorce du recueil du même nom, est emblématique de la manière dont la rivière orchestre un mode de perception du monde et d'éveil à sa complexité faite d'embâcles, de précipitations soudaines, de détours imprévus :

> A river, wandering
> Through a bed of rocks
> Never quite
> Homing in one place,
> Tasting the difference
> Of earth's
> Textures, lushness
> And dryness for my
> Long journey,
> A constant movement,
> Exploring this gift
> But also
> A losing on foreign shores
> [...] (Kramer 2015 : 333).

Variation des paysages et des matières, mouvement perpétuel, solidité et stabilité sans cesse battues en brèche par les méandres et les perturbations, les errances et les questionnements : se déroule ici, en un défilé de touches sensorielles et de sonorités répétées souvent contiguës (« place, / Tasting », « Textures, lushness »), le parcours tout à la fois indécis et opiniâtre d'un exil de sa source à son embouchure, fait de voix, d'échos, de sensations et d'idiomes mélangés. Le dessin du poème, son tracé fuyant sur la page entre rejets et enjambements, les appositions qui se succèdent et se télescopent, éclipsant

[4] « Kya laid her hand upon the breathing, wet earth, and the marsh became her mother » (Owens 2019 : 34).

presque le sujet initial et diluant peu à peu sa valeur référentielle, étirent la phrase à l'infini en une longue suite labile (« one long stream of words, a visualisation of life as a long river », souligne Meike Reintjes [2014 : 118–119]). Les retraits et surgissements successifs des mots et des phonèmes, offrant une alternance sonore et rythmique de frictions et de glissandos, de flux et de rebonds vocaliques et consonantiques, figurent autant de sinuosités, de replis, de seuils, de franchissements et de métamorphoses. De proche en proche, ils rendent palpable ce que la poésie de l'eau, selon Bachelard, fait advenir : « le langage continu, continué, qui assouplit le rythme, qui donne une matière uniforme à des rythmes différents » (Bachelard 1942 : 214) et qui « apporte aussi un type de syntaxe, une liaison continue des images » (Bachelard 1942 : 24). C'est la succession, la « liaison continue » de ces « rythmes différents » d'une matière textuelle incarnée, vouée tout à la fois à la liquidité, aux frottements et aux glissements, qui contribue très largement, au-delà des mots eux-mêmes, à faire éprouver au lecteur ce processus continu d'identification, « processus interminable, indéfiniment phantasmatique » selon Derrida dans *Le Monolinguisme de l'autre* (1996 : 53). Cette relecture de la notion d'identité dont est proposé un tableau toujours mouvant et fluctuant, régulièrement retouché, nuancé, enrichi au fil des poèmes s'enracine à n'en pas douter dans cette saisie première de l'eau comme matrice d'une évolution personnelle telle que la définit Chantal Thomas : « grandir au bord de l'eau m'a familiarisée avec la métamorphose, qui constitue pour moi une évidence » (Thomas 2023 : 10).

6. Conclusion

Tout comme c'est sur les rives métaphoriques de l'exil que s'est édifié le parcours mémoriel de Lotte Kramer et le cheminement poétique qui lui est consubstantiel, c'est un continent extraordinairement vaste et riche de métaphores aquatiques qui se déploie dans les deux premières strophes du poème « Bilingual ». Y est évoquée la conscience aiguë du langage, de la perte de la solidité pour aborder aux rives de l'instable, du mouvant, d'une construction perpétuelle d'abord subie puis assumée et revendiquée comme mode unique de résistance et d'accueil de la réalité :

> When you speak German
> The Rhineland opens its watery gates,
> Lets in strong current of thoughts.

> Sentences sit on shores teeming
> With certainties. [....]
>
> When you speak English
> The hesitant earth softens your vowels.
> The sea – never far away – explores
> Your words with liquid memory.
> [...] (Kramer 2015 : 139).

Les phrases allemandes « campées sur les rives » du Rhin sont confrontées aux phonèmes étranges d'une nouvelle langue semblant modelée par un bruissement marin, dualisme rendu perceptible par les variations de la matière sonore du poème, depuis les occlusives qui jalonnent la première strophe jusqu'à leur effacement relatif dans la strophe suivante au profit des fricatives et des semi-voyelles multipliées. De même que Lotte Kramer se déclare, dans un de ses haïkus, « étrangère aux mots de la mer » (« I am a stranger / To the words of the sea » [Kramer 2015 : 345]), de même la mer surgit ici dans un imaginaire où, comme dans le poème « Sea Song » déjà mentionné, se dessinent deux forces antagonistes : d'une part, celle de l'eau du fleuve aimé et côtoyé, pourvoyeur d'un ancrage qui désigne désormais toute rivière comme élément repère ; d'autre part, celle d'une mer apparue plus tardivement, force éloignante et aliénante à jamais marquée du sceau de l'étrange et de la mémoire de l'exil malgré les nouveaux horizons qu'elle a ouverts.

C'est dans cette tension irréductible que se lit la géographie intime de Lotte Kramer, une géographie qui nous rappelle à tous moments, par son dynamisme et son anthropomorphisme quasi continus, qu' « il y a en somme continuité entre la parole de l'eau et la parole humaine » (Bachelard 1942 : 28). En tant que manifeste ultime de la libération du verbe et des ricochets sensoriels et cognitifs auxquels elle donne voix, la poésie ne peut manquer d'explorer cette continuité, celle qui est produite par « ces images qui naissent en nous-mêmes, qui vivent dans nos rêves, ces images chargées d'une matière onirique riche et dense qui est un aliment inépuisable pour l'imagination matérielle » (Bachelard 1942 : 32). Le tableau « River View » de Lotte Kramer, qui figure sur la première de couverture de la traduction que j'ai proposée[5], paraît, par son titre même, sa texture, sa touche nerveuse et empâtée, ses ombres et ses contrastes d'intensité,

[5] https://www.interstices-editions.fr/e-boutique/poemes-choisis.-lotte-kramer/#&gid=1&pid=1 (12.11.2024).

l'orchestration de ses différents plans, synthétiser de manière saisissante ce périple intime tel que l'a suggéré Anthony Grenville : « rivers take on a new significance in the light of Kramer's enforced flight from Mainz to Britain, in the sense that by transcending boundaries they open up new perspectives and opportunities » (Grenville 2012 : 1). Emblématique de la peinture de paysages familiers qui précéda l'avènement de l'écriture poétique, ce tableau est, lui aussi, œuvre de l'eau, de ces passages successifs, en force ou en douceur, de cette circulation infinie des possibles qui forment l'armature d'une vie et d'une vision.

7. Bibliographie

Adam, Jean-Michel (1994) : « Style et fait de style, un exemple rimbaldien », in : Molinié, Georges / Cahné, Pierre (éd.) : *Qu'est-ce que le style ?*, Paris : Presses Universitaires de France, 15–43.

Bachelard, Gaston (1942) : *L'Eau et les rêves. Essai sur l'imagination de la matière*, Paris : Corti.

Camus, Albert (1958) : *L'Envers et l'endroit*, Paris : Gallimard.

CNRTL (s.d.), https://www.cnrtl.fr/definition/vert-de-gris (21.03.2025).

Derrida, Jacques (1996) : *Le Monolinguisme de l'autre*, Paris : Galilée.

Grenville, Anthony (2012) : « Lotte Kramer's collected poems », in : *AJR (Association of Jewish Refugees) Journal* vol. 12(5), 1–2.

Henke, Suzette (1999): *Shattered Subjects: Trauma and Testimony in Women's Life-Writing*, New York : St. Martin's Press.

Kramer, Lotte (2015) : *More New and Collected Poems*, Ware : Rockingham Press.

Kramer, Lotte (2024) : *Poèmes choisis*, Bon-Encontre : Interstices éditions.

Lakoff, George / Turner, Mark (1989) : *More than Cool Reason : a Field Guide to Poetic Metaphor*, Chicago : University of Chicago Press.

Owens, Delia (2019) : *Where the Crawdads Sing*, London : Corsair.

Perman, David (2023) : « Borne upon Three Rivers: the Poems of Lotte Kramer », in: *Acumen* 105, 12–18.

Reintjes, Meike (2014): *The Translingual Imagination in the Work of Four Women Poets of German-Jewish Origin*, Southampton : University of Southampton.

Richard, Jean-Pierre (1955) : *Poésie et profondeur*, Paris : Seuil.

Rumens, Carol (2014) : « Poème of the week : Silence by Lotte Kramer », https://www.theguardian.com/books/booksblog/2014/jun/23/poem-of-the-week-lotte-kramer (12.11.2024).

Samuels, Diane (1993) : *Kindertransport*, London : Nick Hern Books.

Sebald, G.W. (2002) : *Austerlitz*, Paris : Actes Sud.

Thomas, Chantal (2023) : *L'Étreinte de l'eau. Entretiens avec Fabrice Lardreau*, Paris : Arthaud.

Vincent-Arnaud, Nathalie (2018) : « Révolution de soi, révélation de l'autre : figures du transport dans quelques poèmes de Lotte Kramer », in : *Études de Stylistique Anglaise* 13, 161–172, https://journals.openedition.org/esa/3379 (12.11.2024).

Vincent-Arnaud, Nathalie (2020) : « Persistances musicales : la poésie hantée de Lotte Kramer », in : *Textes et Contextes* 15(1), https://preo.u-bourgogne.fr/textesetcontextes/index.php?id=2733 (12.11.2024).

Vincent-Arnaud, Nathalie (2025) : « 'Une ample mélodie, tissée de mille voix' : la mélodie mnésique des objets dans la poésie de Lotte Kramer », in : *Leaves* 19, https://revues.u-bordeaux-montaigne.fr/leaves/article/view/566 (09.02.2025).

DuEPublico

Duisburg-Essen Publications online

UNIVERSITÄT DUISBURG ESSEN

Offen im Denken

ub universitäts bibliothek

This text is made available via DuEPublico, the institutional repository of the University of Duisburg-Essen. This version may eventually differ from another version distributed by a commercial publisher.

DOI: 10.17185/duepublico/84584
URN: urn:nbn:de:hbz:465-20251107-105156-4

Published in: metaphorik.de No. 36 (2025): Special issue: Waterphors, pp. 263-278

This work may be used under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 License (CC BY-NC-ND 4.0).